

L'absurde

Absence totale d'espoir, insatisfaction consciente, lutte sans fin, telles sont les trois exigences de la logique absurde.

Blanchot, *Faux Pas*, 1943, p. 69

Sortir du sommeil

La lassitude est à la fois l'aboutissement d'une vie machinale et l'aube d'une lucidité nouvelle.

Chaque jour, je répète les mêmes gestes qui bercent et endorment la conscience. De la répétition naissent l'habitude et la lassitude. L'habitude recouvre les choses d'un vernis familier. La lassitude écœure, et ainsi, de façon apparemment paradoxale, elle délivre de l'habitude.

Elle provoque un sentiment d'horreur. Le décor familier se révèle dérisoire, inhumain et privé de sens. Notre monde familier s'éloigne et son étrangeté transparait derrière le filtre dont nous l'avions revêtu. Nous l'avions cru nôtre à force de lui imposer nos habitudes. Il retrouve son « épaisseur » primi-

tive en se révélant tel qu'il est : opaque et lointain.
« [...] cette épaisseur et cette étrangeté du monde :
c'est l'absurde » (*Le Mythe de Sisyphe*).

C'est un éloge paradoxal de l'ennui que Camus nous propose. Quand la morne quiétude du quotidien berce au point de lasser, l'écœurement paraît et fait tomber les décors artificiels qui nous bouchaient la vue. Un paysage étranger paraît.

Il s'agit de quitter la quiétude écœurante pour connaître l'inquiétude lucide : le « souci » que la vie machinale étouffait. En sortant du sommeil, je me révèle étranger aux autres et aux mondes, effroyablement seul. Et, délivré des habitudes qui m'entravaient, je peux concentrer sur l'absurdité des choses toute mon attention soucieuse.

L'absurde comme divorce

Découvrir l'inhumanité du monde derrière l'illusion de familiarité, c'est faire l'expérience d'un « divorce » (*Le Mythe de Sisyphe*). Un fossé apparaît. Il sépare l'homme en quête de sens et l'opacité effroyable des choses. Ce qui semblait proche s'éloigne et devient étranger. Vivre un tel divorce, c'est faire l'expérience de l'absurde, au sens où l'entend Camus.

C'est que l'absurde, chez Camus, est vécu. Il est de l'ordre de l'expérience. Il surgit dans l'existence quand je me sens étranger aux choses, au monde et à moi-même.

Ce que j'éprouve, c'est un éloignement. L'homme assoiffé de sens et d'unité se révèle plongé dans un monde éclaté et déraisonnable. L'absurde n'est ni dans le monde ni dans l'homme. Il naît de leur « confrontation », de leur « présence commune » (*Le Mythe de Sisyphe*).

Nous vivons dans un monde illusoire que nous avons humanisé. « Comprendre le monde pour un homme, écrit Camus, c'est le réduire à l'humain, le marquer de son sceau » (*Le Mythe de Sisyphe*, Éditions Gallimard, 1942 ; coll. « Folio Essais », 1976, p. 32). Nous lisons ce qui nous entoure à l'aide de grilles dont nous sommes les auteurs. Nous nommons, nous mesurons, nous pesons, nous jugeons, nous classons... Nous nous approprions le monde en le soumettant à nos attentes et en masquant ce qui en lui nous échappe. Rien d'étonnant à cela. Le chat voit sans doute aussi un monde qu'il a fait à son image ou à son usage.

Mais un divorce vient nous séparer du monde familier que nous avons construit. Même ce moi que je croyais connaître m'est alors étranger. Il me file entre les doigts. C'est que « je » prends cent visages différents. « Je » ne peut être réduit ni à telle de mes passions, ni à tel aspect de mon éducation, ni à cette posture que quelquefois « je » prends.

Oui, j'ai la certitude que j'existe et la certitude que ce monde qui m'entoure existe aussi. Mais c'est là tout ce que je peux dire avec quelque assurance. L'expérience de l'absurde me dévoile une étrangeté indépassable et elle délimite le champ étroit de mes

connaissances véritables. L'homme en proie au souci que la lassitude fait naître ne saurait résumer ou définir précisément ce qu'il est ou ce qui l'environne. Il est un exilé dans un monde insaisissable.

Il n'y a pas de lendemain

Je fais ainsi l'expérience de l'absurde quand je tourne le regard sur le temps qui jusqu'ici me portait. Je faisais des projets. Je visais des objectifs. Je pensais à demain. Je travaillais à un avenir. Mais « l'homme qui pense soudain qu'il vieillit, que le mot « demain », « plus tard » n'aura pour lui plus de sens, se sent effleuré par l'absurde [...] » (Blanchot, *Faux Pas*, 1943, p. 66). L'idée d'une mort à la fois inévitable et imprévisible rend dérisoires tous les « demain » et tous les « plus tard ». C'est en ce sens que nous pouvons dire avec Camus qu'« il n'y a pas de lendemain » (*Le Mythe de Sisyphe*).

Cette mort à laquelle je suis condamné est privée de sens. Telle est la condition humaine. Je peux bien tenter de me la masquer mais je ne saurais lui échapper. Y songer, c'est faire l'expérience de la plus évidente des absurdités.

Pouvons-nous regarder en face cette condition qui nous est faite ? Outre les habitudes qui nous retiennent dans un monde artificiel, nous développons ce que Camus appelle des « esquives » (*Le Mythe de Sisyphe*). Il s'agit de se détourner du souci que l'absurde a suscité.

L'espoir est la grande esquivé. Ceux qui vivent pour une grande idée ou pour un au-delà donnent à la vie un sens et se détournent ainsi de tout sentiment d'étrangeté. Si la mort n'est pas le terme ultime de la vie, si un autre monde nous attend, si je sacrifie ma vie à un idéal lointain, je suis délivré du sentiment de l'absurdité.

L'homme lucide ne connaît, quant à lui, qu'une succession d'instant sans lendemain et sans espoir. Le style de Camus donne parfois à entendre ce que peut être une telle vie. Dans *L'Étranger* (1942), comme l'a souligné Sartre, l'utilisation du passé composé semble fermer la phrase sur elle-même. Dans une vie privée de sens, le temps éclate en îlots séparés.

Camus appelle à une posture lucide qui n'esquive pas l'absurde mais l'affronte. Il nous invite à ne pas nous dérober au souci qui nous a envahis.

Le suicide ?

S'il n'y a pas de lendemain et si l'espoir est une fuite dans l'illusion, une objection semble se présenter : une telle vie vaut-elle la peine d'être vécue ?

Longtemps la vie a eu l'évidence de l'habitude. « Nous prenons l'habitude de vivre avant d'acquiescer celle de penser » (*Le Mythe de Sisyphe*). Sans doute est-ce pourquoi l'idée de l'anéantissement est généralement refusée.

Mais si, avec Camus, nous voulons suivre jusqu'à son terme la logique de l'absurde, ne faut-il pas choisir le suicide ? *Le Mythe de Sisyphe* s'ouvre sur l'idée que le problème fondamental de la philosophie est de savoir si la vie vaut la peine d'être vécue. La révélation de l'absurde conduit à reformuler cette première interrogation. Si le monde oppose aux besoins de l'homme un insoutenable silence, le problème se pose ainsi : l'absurde entraîne-t-il la nécessité du suicide ?

Soulignons, tout d'abord, que la réponse n'est pas évidente. On irait trop vite en considérant qu'une vie absurde est nécessairement privée de valeur.

Après avoir écarté ce raisonnement invalide, Camus renchérit : « Il s'agissait précédemment de savoir si la vie devait avoir un sens pour être vécue. Il apparaît ici au contraire qu'elle sera d'autant mieux vécue qu'elle n'aura pas de sens » (*Le Mythe de Sisyphe*, éditions Gallimard, 1942 ; coll. « Folio Essais », 1976, p. 76). Nous parvenons ainsi à une conclusion apparemment paradoxale. La vie a d'autant plus de prix qu'elle est privée de sens.

Il reste à savoir pourquoi.

Nous avons déjà suggéré une première réponse à cette interrogation : l'absurde libère. Avant d'en faire l'expérience, je crois être libre, certes. Et c'est au nom de cette prétendue liberté que je fais des choix et que j'affirme des préférences. En réalité, mes actions me sont très largement dictées alors par les habitudes, les règles communes et l'influence de mes proches.

Quand l'absurde paraît, je me révèle esclave. Je suis condamné à une mort arbitraire. Mais c'est en me découvrant esclave que je me libère. Je me sens délivré du poids des normes et des perspectives lointaines auxquelles je travaillais. Je peux m'abîmer tout entier dans le sentiment d'absurdité qui m'a gagné. Je peux alors manifester « cet incroyable désintéressement à l'égard de tout, sauf de la flamme pure de la vie » (*Le Mythe de Sisyphe*).

Ce que l'absurde provoque, en outre, c'est ma révolte solitaire. Dans le monde étranger sur lequel j'ai ouvert les yeux, je suis effroyablement seul, comme je suis seul face à la mort invincible qui s'annonce. Une telle condition ne peut que susciter la révolte.

Quelle forme peut bien prendre une révolte qui est elle-même condamnée d'emblée au dérisoire ? Il est certain qu'elle ne saurait échapper à la condition humaine. Mais elle manifeste dans le même temps un refus de s'y résigner et un refus de l'esquiver.

Il s'agit de lutter. En me disciplinant, en affirmant ma volonté, en construisant une œuvre, j'oppose avec obstination ma quête de sens et d'unité à l'opacité et à l'éclatement du monde. « Cette révolte donne son prix à la vie. Étendue sur toute la durée d'une existence, elle lui restitue toute sa grandeur » (*Le Mythe de Sisyphe*).

Pour que la révolte demeure une révolte, il faut garder à l'esprit qu'elle est sans lendemain. Je sombrerais sinon dans le rêve d'une consolation ou d'une échappatoire. C'est avec les yeux ouverts que le révolté affronte sa condition.

L'absurde ne saurait donc ôter à la vie sa valeur. La liberté et la révolte lui confèrent une grandeur nouvelle. Mais cela ne suffit pas à évacuer la question du suicide. Une vie de révolte et de lucidité n'est sans doute pas sans valeur. Mais la révolte ne mène-t-elle pas elle-même au suicide ?

Camus veut respecter la logique de l'absurde et mener à son terme le « raisonnement absurde ». Quand nous nous plaçons dans cette perspective, il apparaît que la révolte n'implique pas le suicide. Elle l'interdit au contraire.

Par la révolte, l'absurde est à la fois dévisagé et maintenu. En opposant sans cesse sa quête de sens à la multiplicité chaotique du monde, le révolté perpétue le face-à-face dont naît le sentiment d'absurdité.

Le suicide, au contraire, conduirait à la disparition de l'absurde. Pour divorcer, il faut être deux. Le suicide ne saurait être un geste de révolte. Il briserait ce que la révolte maintient, ce qui la fonde. « Il est exactement son contraire, par le consentement qu'il suppose » (*Le Mythe de Sisyphe*). Le suicide ne peut que trahir la révolte en l'abolissant.

De l'absurde naît la révolte et la révolte refuse de perdre ce sur quoi elle se fonde. Elle s'accompagne d'une véritable passion de l'absurde et refuse à la fois tout ce qui esquivé et tout ce qui fait disparaître le problème de l'absurde.